

Maintenant c'est au tour de Robinson Crusoé de devenir arabe et musulman !

écrit par Jules Ferry | 2 mars 2020

L'OBS > BIBLIOBS > IDÉES

A Le conte arabe qui a inspiré « Robinson Crusoé »

Avant Defoe, c'est à un penseur andalou du XIII^e siècle que l'on doit le mythe de l'homme seul sur une île. Avec son « Robinson de Guadix », le philosophe Jean-Baptiste Brenet propose une adaptation du **conte arabe originel**. En exclusivité, il dialogue ici avec l'écrivain Kamel Daoud.

Par Marie Lemonnier

Publié le 29 février 2020 à 10h00 · Mis à jour le 29 février 2020 à 12h47

Flagrant délit de détournement culturel : maintenant c'est au tour de Robinson Crusoé de devenir arabe et musulman !

L'histoire de Robinson écrite il y a 300 ans est devenue un mythe.

On sait que l'écrivain s'inspirait de la vie d'Alexandre Selkirk, un Ecossais qui, à la suite d'une tentative ratée de mutinerie sur un navire, s'était fait échouer sur une île au large du Chili.

Or, voici l'indécent raccourci qu'ose faire l'Obs avec jubilation à propos de la sortie d'un livre :

Le mythe de Robinson existait avant Defoe dans **un conte arabe, glorifié ici dans le but relativiser l'histoire de Robinson Crusoé et la réviser sans aucune subtilité à la mode indigéniste et racialisiste.**

On nous parle de « **version originelle** » et on découvre que « **Robinson n'est pas cet homme blanc triomphant** » décrit par Defoe !

Il veulent garder le mythe du robinson mais enterrer Robinson Crusoé !

A quand la nouvelle version dans les écoles ?

[\[Obs/source : \]](#)

“Avant Defoe”...

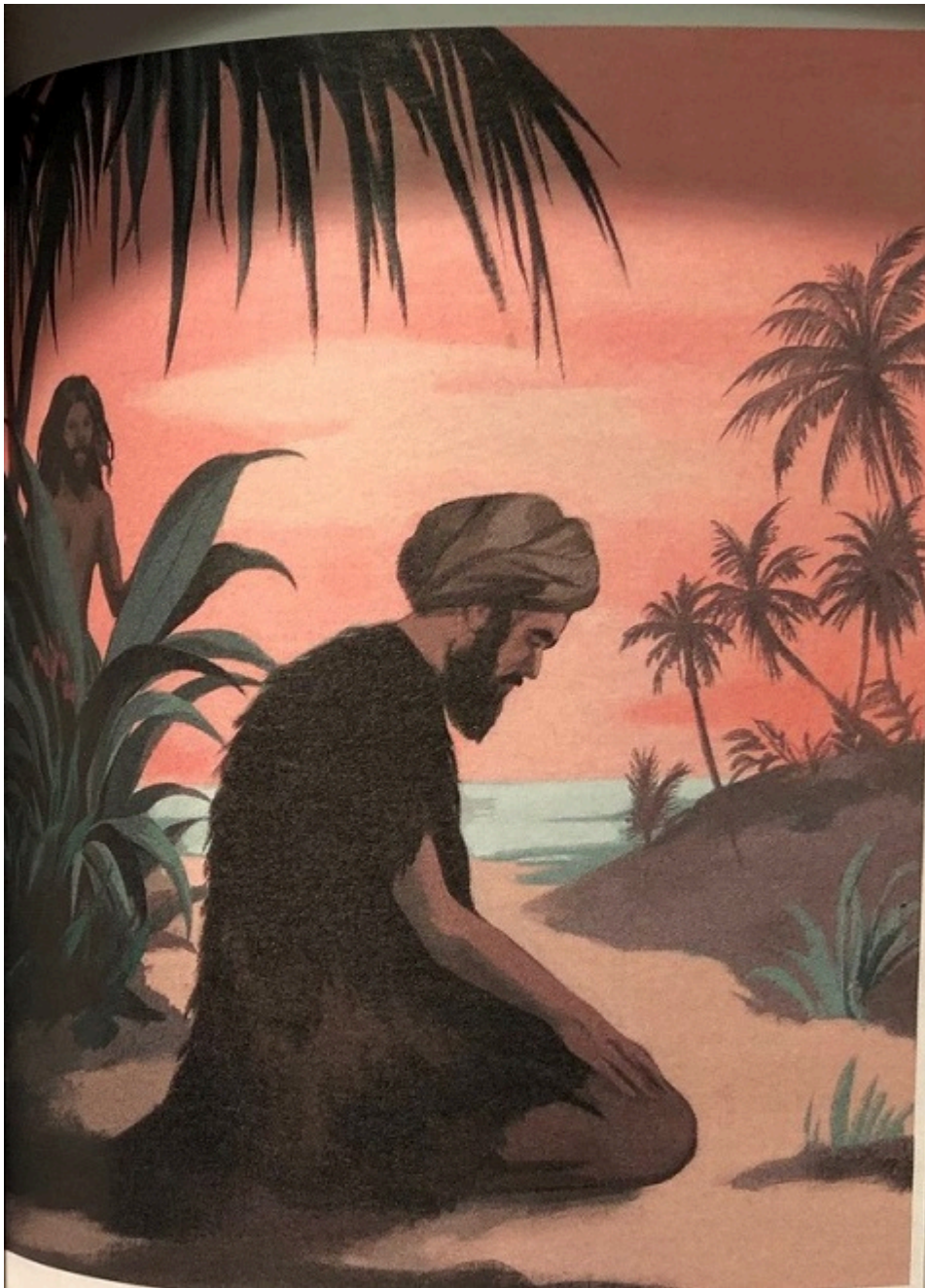
L'OBS > BIBLIOBS > IDÉES

***J* Le conte arabe qui a inspiré « Robinson Crusoé »**

Avant Defoe, c'est à un penseur andalou du XIIe siècle que l'on doit le mythe de l'homme seul sur une île. Avec son « Robinson de Guadix », le philosophe Jean-Baptiste Brenet propose une adaptation du **conte arabe originel**. En exclusivité, il dialogue ici avec l'écrivain Kamel Daoud.

Par Marie Lemonnier

Publié le 29 février 2020 à 10h00 · Mis à jour le 29 février 2020 à 12h47



►► Finalement, Ibn Tufayl accomplit un geste de liberté extraordinaire en disant dans cette fable « la cité ne m'apporte pas le salut, je m'en vais », comme Hayy qui repart sur son île déserte après avoir visité l'île de l'Absal. Ibn Tufayl avait sans doute une profonde conscience de la notion de liberté pour écrire cela, parce que son livre n'est pas un prêche justement, c'est une réflexion, un hymne à la liberté.

J.-B. B. C'est un geste d'autant plus fort qu'il est pas impossible que le destinataire de la lettre, pour Ibn Tufayl, soit le prince lui-même! Or le prince échoue à transmettre son savoir philosophique à deux gens de l'île voisine, et qu'il s'adresse à un prince, il lui dit en substance « vous avez raison, survez votre religion », sous-entendu : « Votre naturel est infirme, vous ne pouvez dépasser les images, je pars, c'est moi qui goûte le meilleur de "dieu". » C'est une thèse très forte. Et qui va à l'inverse de celle d'Averroès qui essaie sans cesse de justifier auprès du pouvoir la place du philosophe au sein de la cité musulmane. Ibn Tufayl, lui, théorise la rupture. Là où les deux s'accordent en revanche, c'est pour dire que la religion est ce qu'il reste de ce qui ne peut pas faire de philosophie.

K. D. Mais aurait-il pu dire « vous ne pouvez pas donner des gages à la société pour rien. Si elle ne cherche, sinon elle ne vous permet pas cette liberté ». On le vit jusqu'à maintenant. Les gens ne vous pardonnent pas non seulement ce que vous pensez, mais la liberté de le penser.

Pourquoi, finalement, avoir choisi d'adopter ce « Vivant fils d'Eveillé » ?

J.-B. B. Le texte d'Ibn Tufayl, d'une certaine manière, l'appelle. C'est un livre qui entend dévoiler un « secret », sur la pensée, sur la vie, sur le rapport au monde, à la Loi, au pouvoir, aux autres, mais qui en même temps ne dit pas tout sous forme explicite, immédiate, et surtout conclusive; il est plutôt comme une amorce,

KAMEL DAUD

est un écrivain et journaliste algérien. Prix Goncourt du premier roman 2015 pour « Moursault, contre-enquête » (éditions Barzak et Actes Sud), il a récemment publié « Le Peintre dévorant la femme » (Stock, 2018).

une invitation à la formulation personnelle d'une interprétation. Tout le texte, d'ailleurs, se fonde sur une critique de l'autorité et de l'acceptation passive qu'elle induit : il raconte l'histoire d'un homme qui n'a pas de maître. Il demande donc qu'on l'investisse, qu'on s'en saisisse, qu'on fasse effort vers le vrai. Nous sommes, nous, comme les destinataires de l'épître. Il ne s'agit pas de recevoir seulement le sens des choses, il faut le « faire nôtre », ce qui suppose une reformulation. Le texte en somme est ouvert à sa propre relance.

Comme lecteur, cela dit, et comme enseignant, c'est sa poésie propre qui m'a d'abord marqué et m'a donné l'envie de le faire entendre, sous une forme resserrée, plus directe, comme une adresse. Et puis j'ajouterais une dernière chose. Tout ce qui permet à la pensée arabe, si profonde, si cruciale, d'apparaître, ou de réparaître, d'être réinscrite « dans le jeu » de nos réflexions, me paraît nécessaire. Des textes immenses sont là, parfois tronqués, trahis, le plus souvent recouverts, oubliés, méconnus, qu'il faut replacer dans l'histoire commune et vivante de la rationalité.

Ce texte, qu'a-t-il à dire au « musulman » du XXI^e siècle ?

K. D. On a ici un philosophe qui, dans un royaume, a osé réfléchir à haute voix – parce qu'écrire, c'est parler à haute voix mieux encore qu'avec sa propre voix – la question de la liberté, du salut, du bonheur, du sens, de la possibilité de sauver à la fois l'intuition et la Loi, la vision et la soumission. Ces questions se posent encore à nous aujourd'hui, et parfois de manière très violente : faut-il s'engager ou pas ? Dois-je me rétracter sur mes propres convictions ou accepter l'usage du religieux au nom d'un ordre avec lequel je n'adhère plus ? Doit-on être solidaire ou solitaire, à la fois ? Qui est propriétaire de la religion ? Qui a le droit d'en parler ? Que je sois d'accord ou pas, ce livre plaide pour la liberté de réfléchir des choses aussi fondamentales, il prêche l'individu, la singularité, le vivant et la vigilance, la possibilité de la raison. Il est nécessaire d'y revenir et de diffuser encore plus massivement des textes comme celui-ci pour prouver que penser librement la question religieuse ne date pas de maintenant mais a toujours existé, et que cela ne s'est pas toujours conclu avec des tragédies, des massacres ou des pendaisons. Et c'est d'autant plus urgent qu'il y a aujourd'hui des textes qui ont des royaumes, des principautés, des émirats derrière le dos, et qui nous font mal. Au fond, ce n'est pas nous qui revisitons ce texte, c'est lui qui vient nous visiter, parce que c'est important.

Comment expliquez-vous son oubli ici, alors qu'il a fourni à la littérature une matière aussi inépuisable ?

J.-B. B. Il y a toujours plusieurs lectures. Les textes ont leurs destins, qui varient au gré des intérêts de chaque époque. Mais peut-être l'Europe a-t-elle eu besoin de fantasmer son génie propre, en coupant certains des fils qui la liaient à d'autres histoires. Avec ce texte, on voit bien l'inverse, que l'Europe n'est pas une île, elle n'est pas sans père ni mère. ■

Vive «Araborama»!

Depuis la disparition, en 2018, de sa revue « Qantara », l'Institut du Monde arabe avait laissé un vide malheureux, au moment où s'accroissait le besoin de connaissances sur le ou les mondes arabes. Voici la chose réparée avec la naissance d'« Araborama », qui se propose d'en décrypter les réalités, l'histoire et les transformations. Plus moderne dans son format mook et illustrée par des artistes, cette nouvelle collection d'ouvrages,

menée en collaboration avec les éditions du Seuil, réunit les grandes signatures de la recherche, de la littérature et du journalisme. Parmi les contributeurs de l'excellent premier numéro, qui pose la question primordiale « Le monde arabe existe-t-il (encore) ? », les noms de Kamel Daoud, Bertrand Badie, Leyla Dakhli, Henry Laurens, Jacqueline Chabbi, Elias Sanbar... M.I.

« Araborama », 23 euros, coédition IMA/Seuil.

Pour nous tous, Robinson, c'est d'abord ce personnage échoué

sur une île déserte, né sous la plume de l'écrivain anglais Daniel Defoe, et qui vient de fêter ses 300 ans. Puis toutes les variations sur thème qui s'ensuivirent, ces « robinsonnades » multipliées à l'infini, le « Vendredi » de Michel Tournier, « l'Empreinte à Crusoé » de Patrick Chamoiseau ou le « Foe » de J. M. Coetzee, pour ne citer que quelques exemples de l'époque récente.

Pourtant, à l'origine oubliée du mythe, il y eut un texte arabe du XIIe siècle, un conte philosophique poétique et envoûtant, et qui fut un best-seller en Europe au XVIIe siècle : « Hayy ibn Yaqzàn » (« Vivant fils d'Eveillé », parfois traduit par « le Philosophe autodidacte ») du philosophe andalou Ibn Tufayl.

Le récit des aventures de Hayy, élevé sans père ni mère sur une île déserte par une gazelle, et qui découvre par sa raison seule la vérité de l'Univers, a ainsi été le texte arabe le plus lu dans le monde occidental après « le Coran » et « les Mille et Une Nuits », avant d'être totalement occulté, restant sous la forme de trace mémorielle pour le seul monde arabe et quelques doctes arabisants.

Dans cette version originelle, qui nous est « vaguement familière », Robinson n'est pas cet homme blanc triomphant, qui enseigne sa langue à Vendredi ; Hayy n'a, de fait, jamais connu la civilisation. L'homme de « la rencontre » n'a, lui non plus, rien du bon sauvage.

[France culture/source :](#)

Islam andalou

On a perdu Adam mais **on a retrouvé Robinson...** Jean-Baptiste Brenet, spécialiste d'Averroès, publie aujourd'hui chez Verdier une nouvelle adaptation du texte mythique du penseur andalou Ibn Tufayl – Le Vivant, fils du Vigilant – sous le titre *Robinson de Guadix*, avec une belle préface de Kamel Daoud. **Tous deux en parlent dans les pages idées de L'Obs.** Robinson parce que c'est le conte philosophique d'un enfant débarqué sur une île déserte et qui découvre au fil des ans les lois de l'Univers jusqu'à la transcendance divine au seul moyen de sa raison. Et parce qu'il a inspiré Robinson Crusoé après avoir été traduit par Pic de la Mirandole, et avoir été le texte arabe le plus lu dans le monde occidental après le Coran et les Mille et une nuits. Robinson de Guadix parce que son auteur, grande figure de l'Islam andalou, était originaire de Guadix, dans la province de Grenade. « Ibn Tufayl est un néo-platonicien qui

L'article de l'Obs est reproduit ici : <https://www.facebook.com/pg/EditionsVerdier/posts/>

«Robinson Crusoé» a 300 ans

<https://www.letemps.ch/culture/robinson-crusoe-daniel-defoe-netflix-300-ans-solitude>

L'anniversaire a été peu claironné, mais il se trouve que *Robinson Crusoé* a 300 ans. Le roman de Daniel Defoe, publié sans nom d'auteur car présenté comme la narration du survivant lui-même, est paru la première fois en avril 1719 à Londres. **L'écrivain s'inspirait de la vie d'Alexandre Selkirk, un Ecossais qui, à la suite d'une tentative ratée de mutinerie sur un navire, s'était fait échouer sur une île au large du Chili.**

Les copies n'ont pas tardé. Quelques mois après la parution de la première partie, un éditeur concurrent publie une version abrégée, sans aucune autorisation. Le droit d'auteur avait alors quelques lacunes. Depuis, on ne compte plus les robinsonnades conçues dans le creuset de l'archipel de Crusoé, situé au large du Brésil. *Le Robinson suisse* en est l'un des dérivés les plus connus, de même bien sûr, plus tard, que *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, en 1967.

Robinson, modèle de la nouvelle civilisation

=cible toute trouvée des indigénistes !

Dans une intéressante étude, Jean-Pascal Le Goff indique qu'au XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe, le roman d'origine comme les robinsonnades «*jouent un rôle de premier plan dans la promotion et l'apologie de la colonisation*». Ce n'était assurément pas le dessein de Defoe, qui ne contestait certes pas l'esclavagisme, mais qui a des lignes troublantes de relativisation du jugement moral face aux «méchants sauvages», et qui finit même par faire de Vendredi un meilleur chrétien que Robinson, un comble...

Qu'importe. Crusoé devient le précurseur de l'assujettissement des territoires et des humains, le parangon du progrès, le modèle de la nouvelle civilisation.

L'histoire vraie qui inspira le roman.

Alexandre Selkirk

https://fr.vikidia.org/wiki/Alexandre_Selkirk

https://data.bnf.fr/fr/13573228/alexander_selkirk/

Alexandre Selkirk est un marin écossais, né en 1676 à Lower Largo, en Écosse.

Il a servi de modèle au romancier Daniel Defoe pour le personnage de Robinson Crusoé.

Il quitte sa famille et sa ville à 13 ans pour cause de mauvaise conduite à l'église. Il fuit pour échapper à la justice et s'engage comme marin. De 1695 à 1699, il participe à une tentative de colonisation du nord du Panama. Bon marin, il se voit confier des responsabilités sur les navires sur lesquels il s'engage.

De retour chez lui en 1701, au cours d'une dispute

familiale, il profère des menaces de mort contre un frère, et frappe son père.

En 1704, il reprend la mer sur le bateau du capitaine Stradling, qui fait escale aux [îles Juan Fernandez](#), dans l'océan Pacifique, pour réapprovisionner avant de retourner en Angleterre. Le navire étant en mauvais état, Selkirk exige qu'il soit réparé avant de franchir le Cap Horn une zone de navigation très dangereuse. Mais le Capitaine s'y oppose. Il refuse alors de continuer le voyage, et demande à être débarqué. Comme c'est un élément très indiscipliné de l'équipage, et qu'en plus, il a des responsabilités dans l'équipage, il est pris au mot. En réalité, Selkirk pensait pouvoir convaincre d'autres marins de débarquer avec lui, et espérait être sauvé par un navire qui serait passé plus tard. Mais aucun marin ne le suit.

On le laisse sur l'île Mas-a-Tierra, aujourd'hui appelée Robinson-Crusoé, dans l'archipel Juan Fernandez, à quelque 400 milles marins des côtes chiliennes. Ce n'est que lorsqu'il se retrouve seul sur l'île, qu'il se rend compte des conséquences de son geste. Il tente sans succès de convaincre le capitaine de le rembarquer, mais celui-ci refuse. Il apprend par la suite que le bateau a fait naufrage et qu'il n'y a eu aucun survivant.

Robinson Crusoé

Selkirk reste sur l'île 4 ans et 4 mois, de 1704 à 1709. Il n'a avec lui qu'un mousquet, de la poudre, quelques outils, des vêtements et un peu de corde. Il reste longtemps près du rivage, craignant de s'aventurer à l'intérieur de l'île. Sa vie s'améliore lorsque finalement il l'explore. Il y trouve de quoi améliorer son alimentation avec des chèvres sauvages qui lui apportent de la viande et du lait, et il peut cueillir des légumes et des baies. Il apprivoise des chats sauvages pour se protéger contre les rats qui l'attaquent la

nuit.

D'une façon générale, il tire parti avec astuce des pauvres moyens dont il dispose. Ainsi, il apprivoise des animaux sauvages. Il se construit une cabane, améliorant aussi ses conditions d'hébergement.

Un jour, il aperçoit un bateau et lui fait signe. Celui-ci se déroute, mais, faute de chance, il s'agit d'un navire espagnol, les Espagnols étant à l'époque ennemis des anglais. Craignant d'être pendu s'il est pris, il se cache jusqu'à son départ.

Le 2 février 1709, William Dampier secourut le marin écossais, dans une expédition menée par Woodes Rogers.

Lorsqu'il rentre à Londres en 1711, il est pauvre. Un écrivain publie son histoire dans un journal local. Puis il rentre en Écosse, où il devient une célébrité locale.

Il reprend la mer et meurt de la fièvre, en 1721, au large des côtes d'Afrique.

Robinson Crusoé

Son histoire inspira [Daniel Defoe](#), qui écrivit son livre [Robinson Crusoé](#) (publié en 1719), racontant l'histoire d'un homme, seul rescapé d'un naufrage, qui doit survivre sur l'île en la civilisant. Celui-ci fait une rencontre étonnante, Vendredi, un Indien. L'histoire fut reprise par [Michel Tournier](#) sous le titre [Vendredi ou la Vie sauvage](#) (publié en 1971).

Une île au large du Chili a été rebaptisée en l'honneur de Robinson Crusoë, et une île voisine a été nommée Alejandro-Selkirk.